v^e siècle (Meyer-Lübke), au II^e (Schmalz), ou même jusqu'à Plaute (Meader) l'affaiblissement de *ille*. Je crains que la réfutation de M. Trager ne soit fondée sur des interprétations discutables et ne fasse parfois l'effet d'un tour de passe-passe : quand il trouve un *ille* présentant des allures d'article, il n'a de cesse qu'il ne lui ait rendu une valeur emphatique, prêtant un peu généreusement et parfois peut-être gratuitement à l'écrivain le besoin d'être exact et expressif et le souci de ne pas laisser affaiblir la valeur du mot : « *ille* se prétend article? je le baptise emphatique ».

Je sais bien qu'il est infiniment délicat dans certains cas de décider si c'est le mot qui est affaibli ou le sens qui est renforcé ; cependant, sans pouvoir entrer ici dans le détail des faits, il y a une observation générale qui me paraît inquiétante pour la théorie de M. Trager : il observe lui-même, mais sans mettre en rapport les deux ordres de faits, que, pendant la période considérée, en fonction d'adjectif, *is* devient de plus en plus rare et *ille* de plus en plus fréquent (p. 184 et 185) ; ne s'ensuit-il pas, les choses restant à peu près en l'état pour *hic* et *iste*, que c'est *ille* qui peu à peu prend la place de *is*, et donc s'affaiblit jusqu'à ne plus être très loin de l'article?

Et, pour finir, tout autre chose : comment l'auteur peut-il dire (p. 5) : « Les études de phénomènes syntaxiques sont rares, et la remarque de Max Bonnet, que la syntaxe est un domaine à peine abordé par la linguistique, est encore valable après quarante ans? » A moins que M. Trager ne donne toute sa force au mot « linguistique », et ne veuille dire que les études de syntaxe ont été jusqu'ici trop exclusivement « philologiques »? Auquel cas je souscrirais volontiers au regret qu'il exprime : de récentes autorités en matière de syntaxe : Wackernagel, Löfstedt, Leumann, Juret, ont montré tout ce que peuvent apporter de nouveauté aux études de syntaxe les vues des linguistes, et il y a là une indication qui mérite d'être méditée par les jeunes latinistes.

J. MAROUZEAU.

Éditions de textes.

Ovidii *Fastorum Libri sex*, edited with a translation and a commentary by Sir James George FRAZER : London, Macmillan, 1929. Vol. I : Text and translation, XXIX-357 pages ; vol. II : Commentary on books I and II, 512 pages ; vol. III : C. on books III and IV, 421 pages ; vol. IV : C. on books V and VI, 353 pages ; vol. V : Indices, Illustrations, Plans, XII-212 pages, 88 planches, 7 cartes. Prix : 6 Livres 6 Sh.

Après avoir édité Pausanias, Sir James Frazer a donné, il y a quelques années, chez Macmillan, une édition des *Fastes* d'Ovide, destinée à faire en quelque sorte le pendant latin au texte du Périégète.

On trouvera dans la collection Loeb une sorte d'*editio minor*, signée du même nom, et qui permettra au lecteur pressé de connaître la substance de l'ouvrage que nous analysons ici.

Il n'est pas sans doute trop tard pour en parler, puisqu'il semble avoir, par un de ses côtés, et non des moins intéressants, passé inaperçu du public savant français. A. Ernout l'a rapidement signalé dans la *Revue de Philologie* et J. Toutain a fait une longue et élogieuse analyse du commentaire dans le *Journal des Savants*.

La même conception qui a guidé Sir James dans l'élaboration de sa *Description of Greece* a présidé au travail gigantesque que représentent l'étude, l'analyse, la traduction, l'édition et la critique d'un texte mal établi, difficile et bourré de matière, travail qui s'accroît de la mise en œuvre d'un commentaire où interviennent des domaines aussi variés que l'histoire, les institutions religieuses et politiques, la mythologie, l'astronomie, la topographie, l'architecture et la sculpture, l'épigraphie, l'onomastique, l'étymologie, la lexicographie, etc...

Sur tous ces points, la littérature ancienne parvenue jusqu'à nous est immense et d'une interprétation difficile. Il faut la bien connaître pour pouvoir répondre aux multiples problèmes qu'Ovide soulève à chaque instant. Sir Frazer a joué la difficulté et enrichi le sujet en éclairant à chaque pas la religion romaine par le témoignage des religions étrangères et en particulier par les survivances du folklore et par les superstitions primitives.

De ce point de vue, l'auteur n'a eu qu'à puiser, dans ses ouvrages antérieurs et surtout dans le *Golden Bough*, une riche substance dont les éléments épars constituaient depuis longtemps une source de références pour les éditeurs des *Fastes*. G. H. Hallam, notamment (éd. Macmillan, 1920), ne trouvait déjà rien de mieux que de renvoyer ses lecteurs au *Rameau d'or*.

Cette fois, nous trouvons réunis dans le même ouvrage et les textes anciens et les rapprochements souvent suggestifs avec les croyances modernes ou primitives, Sir James Frazer ayant ainsi concentré autour des *Fastes* les résultats dispersés de multiples années de labeur consacré à la religion romaine.

Trois caractéristiques de la nouvelle édition attirent particulièrement l'attention et doivent être mises en valeur : l'intérêt et le caractère exhaustif du commentaire ; l'importance et la profondeur des sources mises en œuvre ; le soin apporté à l'établissement du texte. Nous nous étendrons plus longuement sur ce dernier point, qui nous paraît constituer le trait saillant de l'ouvrage et le plus inattendu peut-être surtout chez un folkloriste.

Le commentaire, qui occupe trois gros volumes, suit le texte pas à pas

et se rapproche du type du commentaire perpétuel, en ce sens que rien n'y est omis et que les notes se relient aisément les unes aux autres. Mais il se transforme de temps en temps en une suite de petites dissertations sur un certain nombre de questions abordées par Ovide. La grande liberté laissée à l'auteur par la maison Macmillan est certainement pour quelque chose dans l'ampleur et l'étendue que revêtent certaines notes, devenues de véritables mémoires que l'on pourrait aisément détacher du volume.

C'est ainsi que le volume II, à propos du Ier chant, contient de longs chapitres consacrés à l'année chez les Romains, à l'année de dix mois, au culte de Janus, aux jeux séculaires, au lac de Juturne, à la légende de Cacus. Partout une abondante documentation est à la base, qui ne néglige rien des ouvrages les plus récents, tandis qu'un apparat de notes fait défiler les textes anciens in extenso.

Il ne s'agit pas cependant d'un travail d'heureuse compilation, car l'auteur cite tout de première main, commente d'une façon originale les documents anciens et y joint sa profonde connaissance des folklores modernes et primitifs. Les conclusions sont parfois nouvelles et les commentateurs de la IVe *Bucolique* trouveront pour le *decem menses* une série de textes à méditer.

Que ce soit au sujet des temples, des institutions civiles ou religieuses, à propos des loups-garous, de Romulus, du *Regifugium* ou des Lares, l'érudition du savant anglais est rarement en défaut. Tout au plus, à propos des loups-garous, oublie-t-il le texte de Pétrone (*Satir.*, 62), pour Lucina, perd-il de vue la IVe *Bucolique*, et passe-t-il sous silence, au chapitre du *Regifugium*, les travaux de G. Glotz.

Aux autres volumes du commentaire s'appliquent les mêmes remarques. Tous sont admirables par la maîtrise dans le maniement des sources et des ouvrages modernes.

Quelques oublis très rares sont à signaler. A propos de Némi, Renan et son *Prêtre de Némi* ne reçoivent même pas une mention. Lorsqu'il parle des mystères d'Éleusis, M. Frazer ne semble connaître ni Foucart, ni Brillant. Sur *Fortuna*, il existe une excellente petite revue des textes anciens dans H. V. Canter (*Fortuna in Latin poetry. North Carol. Studies in Philol.*, XIX, p. 64 et suiv.), et l'histoire du thème a été reprise par H. R. Patch (*Goddess Fortuna in Mediaeval Literature*, Harvard Univ. Press, 1927), sans parler des utiles indications d'E. Faral (*Recherches sur les sources latines...* Paris, 1913, p. 99, 312, 674, *passim*). Glotz encore mérite d'être nommé à la longue note sur les ordalies des *Argei* et il y a d'utiles indications à glaner sur Horace dans Walckenaer et dans Boissier.

Le tome V comporte d'abord un double index : l'un se rapportant à la

traduction et au texte, consacré surtout aux noms propres, aux coutumes, aux institutions, ainsi qu'aux *notabilia varia ;* l'autre, d'un caractère analytique, pour le commentaire, portant principalement sur les noms anciens de fêtes et de personnages à propos desquels Frazer a rédigé une véritable notice systématique.

Les illustrations qui suivent reproduisent luxueusement et abondamment les manuscrits principaux, des faces de monnaies et de camées, des statues et des monuments. Elles sont complétées par sept plans de Rome, de ses Forums et du Latium.

Un seul regret est à formuler. L'index ne s'applique pas à l'apparat critique et une bibliographie méthodique et alphabétique (ou, à son défaut, un index des commentateurs modernes) ne figure pas en tête du commentaire. Ceci aurait évité au lecteur bien des difficultés dans l'orientation au milieu d'une matière aussi touffue et aussi abondamment développée.

La traduction, dont il est difficile à un étranger d'apprécier la valeur, reste toujours rigoureusement exacte, en conservant cependant à l'anglais un peu archaïque, dont Sir James, en bon disciple de Jebb, se sert élégamment, une allure poétique et expressive.

Venons-en maintenant au texte, qui a fait, nous l'avons dit, l'objet de tous les soins du grand folkloriste.

Résumant et dépassant même les travaux antérieurs, supérieure parfois aux éditions venues depuis, celle de Sir Frazer nous paraît constituer l'instrument le plus complet et surtout le plus sûr pour les principaux manuscrits, depuis le travail jamais encore remplacé de R. Merkel (Berlin, Reimer, 1841). Mieux encore : si les éditions hollandaises des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ont été pour la première fois utilisées d'une façon avouée (tant d'éditeurs y ont puisé sans remords et ont truffé de leur pillage sans vergogne leurs *Kommentierte Ausgaben*), Sir Frazer s'est astreint par surcroît à la collation d'un certain nombre de manuscrits, mal ou peu connus.

Le résultat de ses recherches apparaît à une lecture attentive de l'apparat critique, modèle de clarté et de précision. L'on verra que, si l'auteur, avec le signataire de ces lignes, s'y est trompé sur la dénomination d'un ou deux manuscrits, il est arrivé à modifier sensiblement les rapports de valeurs entre les principaux *codices*, au grand bénéfice du texte des *Fastes*.

Pour le démontrer, il importe de remonter quelque peu en arrière et d'esquisser sommairement l'histoire du texte des *Fastes* depuis le milieu du siècle dernier. R. Merkel, dans son édition de 1841, qui est la première et la plus importante des recensions critiques du XIX^e^ siècle, constatait la très grande corruption de la plupart des manuscrits, plaçait cepen-

dant loin au-dessus des autres le *Reginensis* ou *Petavianus* 1709 (x^e siècle) (R ou A) et s'en servait comme base constante pour l'établissement de son texte. Merkel ne s'en écartait qu'en cas de corruption évidente et il avait alors recours à quelques manuscrits, d'une valeur très inférieure à ses yeux, à savoir B (*Arundelianus* 87, XII^e siècle), C (*Vossianus Leidensis*, connu par une collation), D (*Monacensis* 8122 ou *Mallersdorfiensis*, XII^e siècle), appuyés à leur tour par I (*Fragm. Ilfeldense*, XII^e siècle), Z (*Zulichemianus*, connu par une collation d'un ms. G (*Gemblacensis*) perdu) et m (ou M, *Mazarinianus*, collationné par Heinsius). Merkel reconnaissait la valeur insigne d'un certain nombre de leçons des trois derniers manuscrits en rapports étroits avec la tradition indirecte. Quelques *deteriores* accompagnaient encore ce groupe, tel le ms. 8 (ou U(*rsinianus*) ou *Vaticanus* 3262, XI^e siècle, du Mont-Cassin) que Merkel considérait comme interpolé et corrompu dans une très large mesure et dont il ne soupçonnait pas la très grande valeur ; tels aussi M, N, O, mss. de Plantin, connus de Heinsius.

Cette valeur prépondérante de A (R) était encore accentuée par Riese (éd. Leipzig, 1874) et par Krueger, qui, étudiant les rapports de A (R), U (8), D (M) (*De Ovidii Fastis recensendis*. Diss. Rostock, 1887), remettait U à sa vraie place, mais concluait à la grande fidélité du témoignage de A, exempt de corrections. U et D remontaient par l'intermédiaire d'une copie perdue à l'archétype de A, mais, dans leur effort pour fournir un texte intelligible, corrigeaient avec une dangereuse facilité.

Passant à la tradition indirecte, Krueger constatait, comme Merkel, ses relations avec Z et M(m) qui devaient dériver d'un archétype commun, inspiré à la fois par celui de UD et par une source différente du groupe AUD.

Dans les éditions postérieures à 1841, Merkel (et Ehwald. Teubner, 1884 et 1904-1907) accentuait encore sa position intransigeante et revenait avec plus de fréquence à A (R).

Ehwald-Levy, encore en 1924 (*Teubneriana*), abondent dans le sens de Merkel et de Krueger et ne font appel à U et à D qu'avec circonspection, en dépit de leurs relations avec A (R). C. Bailey (éd. livre III. Oxford, 1921) se rattache à la même attitude, tout en élevant U d'un degré.

Quant à B, C, Z, M(m), on consent à les faire remonter à un archétype commun, mais on s'obstine à nier leurs relations avec UD et on les rattache uniquement à Lactance ou à son archétype.

En face de cette école se dresse, dès le début, H. Peter.

Peter, et dans ses dissertations (*De P. O. N. Fastis recensendis disputatio critica*. Progr. Meissen, 1877 ; *De P. O. N. Fastorum locis quibusdam epistula critica*. Leipzig, 1874), et dans son édition (Teubner, *Schulausgabe*, 1889, 4^e édition, 1907), ne pense pas que A (R) représente la seule

bonne tradition et qu'il ne faille user que par intervalles de UD. Il croit reconnaître l'existence d'une deuxième famille B, C, Z, M(m), auxquels viennent s'adjoindre I et quelques autres, et parmi lesquels brillent d'un éclat particulier Z et M(m), en rapports avec la tradition indirecte.

A contient de multiples interpolations, et son archétype, manuscrit à variantes et à scolies[1], a contribué à troubler la tradition. U représente l'œuvre d'un audacieux correcteur et D est d'un type intermédiaire. Dans l'ensemble, si Peter adopte un arbre généalogique assez semblable à celui de Krueger, mais plus précis, il insiste sur l'existence d'une deuxième famille de valeur aussi grande que AUD. Il distingue, dans la deuxième recension, le groupe Z, M(m) sans relations ou presque avec l'archétype de AUD et le groupe B, C (+ H, L, V, T) influencé, lui, par cet archétype.

L'archétype ZM(m), connu par des manuscrits récents[2], lui paraît cependant moins interpolé que celui d'AUD dont les témoins sont plus anciens.

A son tour, Samter (*Zur Kritik von Ovids Fasten. Neue Jahrb. f. kl. Phil.*, 151, 1895, p. 563-570) signale, après Peter, le grand nombre d'erreurs contenues dans A, critique la trop grande confiance de Krueger et marque la nécessité d'élargir les bases du texte.

G. J. Laing (*The three principal mss. of the Fasti of Ovid. Amer. J. of archaeol.*, 2e sér., III, 1899, fasc. 3) collationne à nouveau les trois mss. AUD et caractérise brièvement chacun d'eux. A est écrit sans soin, contient de nombreuses fautes corrigées de deuxième main. D semble avoir été bien connu de Merkel, dont la recension est exacte. Quant à U, il a bien plus de valeur qu'on ne l'a dit jusqu'ici. U1 *sub ras.* est un excellent témoin, mais U3 a souvent effacé l'œuvre des deux premières mains. Laing, convaincu de l'importance de UD, se range, pour les autres manuscrits, à l'avis de Peter et de Samter.

R. Wuensch (*Zu Ovids Fasten I und II. Rh. M.*, 56, 1901, p. 392-403) adopte les vues de Laing et apporte quelques détails complémentaires.

L'édition italienne de R. Cornali (Turin, Chiantore, 4 fasc., LL. I-IV, 2e éd., 1926 ; LL. V-VI, 1931) en reste encore à H. Peter et tient fort peu compte des éditions antérieures de C. Landi (Paravia, 1928) et d'Ehwald-Levy (Teubner, 1924), ainsi que des travaux de Frazer et d'Alton dont nous allons bientôt parler.

Cornali reconnaît cependant la grande importance de la deuxième famille de Peter et l'accentue même en quelques points.

C. Landi, dans son édition, procède à une revision systématique du

1. G dont nous parlons plus bas est le seul à avoir gardé la trace de ces scolies.
2. Peter ne connaît G que par sa collation Z et ignore son âge (xe-xie siècle). Voir *infra*.

procès. Il a pris soin de revoir personnellement A (R), U (V) (en corrigeant Laing de-ci de-là), et de collationner une copie textuelle de ce dernier, un *Laurentianus* du xv^e^ siècle. Il y a ajouté l'examen de divers manuscrits italiens, notamment un *Ambrosianus*, déjà signalé par A. Castiglioni (*I codici Ambrosiani e la recensione critica dei Fasti d'Ovidio. Rendic. R. Ist. Lomb.*, LX, 1927, p. 409-427), un *Laurentianus Ashburnh.*, auxquels il a joint deux autres *Laur.* et un *Neapol. Farn.*, ainsi qu'un *Parisinus*, déjà connu, mais mal, de Levy.

Parmi les *recentiores*, Landi insiste sur la très grande valeur de G (Z) et de M. Malheureusement, il n'a pris connaissance des travaux d'Alton que lorsque son propre livre était déjà en grande partie composé. Il ne cite nulle part l'édition Frazer.

F. W. Lenz, dans la réédition des *Fastes* d'Ehwald (*Teubneriana*, 1932), est mieux au courant des études d'Alton, mais persiste à ignorer l'édition Frazer, ce qui l'amène, avec sa source d'ailleurs, à négliger nombre de leçons importantes de G (Z), dont il aurait pu faire son profit, et qu'Alton, dont l'examen a été assez bref, n'a pas non plus signalées.

Lenz, cependant, est en progrès très net sur Ehwald et sur Ehwald-Levy en ce sens qu'il admet l'existence d'une deuxième famille, I, G, M, d'importance au moins égale à celle des mss. A (R), U (V), D (M). Devant la bigarrure du texte des *Fastes* et en présence de tant de leçons bivalentes (G2, par exemple, dans ses grattages et retouches, rejoint toujours la famille AUD), il est le premier à émettre l'hypothèse d'un manuscrit à variantes[1] sur la date duquel il ne se prononce point.

Ainsi, soit dit en passant, se trouvent confirmés, à propos des *Fastes*, deux résultats très importants auxquels est arrivée la critique moderne : la démonstration de l'existence, dès l'antiquité semble-t-il, d'une tradition flottante, tradition dont les papyrologues, les premiers, on retrouvé les traces ; la preuve de l'importance très réelle des manuscrits autrefois qualifiés dédaigneusement du nom de *deteriores* pour la recherche de l'archétype et sa reconstitution, importance soulignée tout récemment encore par G. Pasquali, dans un article au titre suggestif : *Recentiores, non deteriores* (p. 53-84 des *Annali d. R. Sc. Norm. Sup. di Pisa*, ser. II, I, 1, 1932).

Faut-il dire que cette dernière remarque ne s'applique pas au cas de G (Z), qui remonte, selon nous, au x^e^-xi^e^ siècle.

L'évolution que nous venons de constater dans l'attitude des critiques en face du problème textuel des *Fastes* et qui est due à l'examen approfondi de certains représentants de la *vulgate* a été, pour les dernières années, largement encouragée par les recherches que, depuis plus de

1. G offre en quelques endroits cet aspect.

vingt ans, M. E. H. Alton poursuit sur le texte des *Fastes* et qui se traduiront, il faut l'espérer, par une édition critique qu'il veut bien nous promettre.

Cependant, une bonne part du mérite revient encore à M. M.-A. Kugener, professeur à l'Université de Bruxelles. Dès 1922, ce dernier attirait l'attention d'un de ses élèves sur l'intérêt d'un manuscrit des *Fastes*, conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles, sous la cote 5369-5373. Cet exemplaire, connu dès le début du XIX^e^ siècle des Allemands, qui l'avaient utilisé pour diverses recensions d'Ausone (dont ce manuscrit est un des bons témoins), est connu également pour contenir l'autographe du *Tancrède* de Raoul de Caen. Dès le début, les recherches et vérifications entreprises permirent de dater le manuscrit du X^e^-XI^e^ siècle et d'y reconnaître un texte différent de la vulgate des éditeurs d'avant 1924, et très proche de la tradition indirecte et encore de divers manuscrits tels que I, Z (G), M. La découverte ayant été signalée à Sir James Frazer, qui préparait alors (1924) son édition, celui-ci s'empressa d'accourir à Bruxelles et fut immédiatement frappé de la grande valeur du nouveau témoignage. Il décida, en conséquence, de l'incorporer à son appareil critique et d'y faire figurer ses variantes à côté et sur le même pied que celles de AUD. Sur ces entrefaites, M. Alton eut vent de l'existence du manuscrit et, après un rapide et consciencieux examen, publia, à son sujet et sur d'autres manuscrits italiens et anglais des *Fastes*, une série d'articles dans *Hermathena* (*The Zulichemianus, Mazarinianus and other mss of the Fasti of Ovid*, n° XLIV, 1926, p. 101-118 ; *The mediaeval commentators on Ovid's Fasti*, n° XLIV, 1926, p. 119-151 ; *The wanderings of a ms. of Ovid's Fasti*, n° XLV, 1927, p. 371-385). Il y étudiait notamment le *Gemblacensis*, en analysait les scolies de source antique ou médiévale, en comparait les leçons avec celles du *Zulichemianus*, conservé à Leyde dans une *Aldine*, et concluait à l'identité des deux témoins. Il signalait en terminant quelques variantes intéressantes. La démonstration restait cependant assez superficielle, puisque W. Weinberger, dans son rapport du *Bursian*, se refusait encore à admettre la réelle valeur de G (Z). De son côté, M. Kugener, ayant fait revenir l'*Aldine* de Leyde, se ralliait à la thèse de l'identité (voir *Revue belge de phil. et d'hist.*, VII, 1928, p. 312-313 et rectification ; *Ibid.*, VII, 1928, p. 766-767). Il apportait sur l'histoire du manuscrit des précisions curieuses. Le *Gemblacensis*, collationné au XVI^e^ siècle par le philologue anversois Th. Poelman (M. Alton croit identifier l'écriture des variantes de G dans l'*Aldine* avec celle de Poelman), sur un exemplaire interfolié de la 3^e^ *Aldine*, aurait passé entre les mains de Juste Lipse, puis dans celles de son neveu, et serait finalement arrivé en possession de C. Huyghens, seigneur de Zuli-

chem. Le manuscrit aurait été vu alors, vers 1657, par N. Heinsius. Les différences constatées entre le texte actuel de G et les notes de Z provenaient (Alton l'a reconnu également) du fait qu'Heinsius a remplacé les places grattées de Z par les leçons de M, très voisin du texte. Ce faisant, il a confondu deux manuscrits sous le même sigle M.

Lors de la parution de son texte, Sir James Frazer venait à peine de prendre connaissance des articles d'Alton. C'est ce qui explique qu'il ait persisté, en signalant une série de différences (toutes expliquées par Alton), à faire du *Gemblacensis* un manuscrit différent de Z.

Cette légère erreur n'ôte toutefois rien à l'importance de son apport critique et l'on doit s'étonner que les éditeurs allemands et italiens n'aient pas tenu compte de son édition, alors qu'ils sont unanimes à rendre hommage à Alton et qu'ils abondent dans le sens d'une revision du texte, revision amorcée simplement par Alton, mais appliquée systématiquement par Frazer.

Si besoin en était encore, une preuve de plus de l'identité des deux manuscrits a été publiée depuis par F. Prims (*Brieven aan Gaspar Gevartius. De Gulden Passer. Le Compas d'Or. Bull. trim. de la Soc. des Bibliophiles anversois*, VI, 1928, p. 204-210), sous les espèces d'une lettre de N. Heinsius à Gevartius, datée d'Amsterdam, 5 décembre 1657, où le premier explique au second l'origine du *Zulichemianus* (G) contenant les *Fastos cum veterrimo exemplari commissos* et en donne une leçon qui ne se trouve plus que dans G et dans M. Ainsi se trouve confirmée l'absolue identité de G et de Z, d'autant plus qu'Heinsius parle de l'origine brabançonne de son *Aldine* : *Vir illustris Constantinus Hugenius Zulichemius, quem nosti, ex Brabantia non ita nuper advexit secum codices nonnullos manu exaratos, qui Justi Lipsii fuisse dicebantur, una cum variis ipsius Lipsii schedis. Inter illos... Fastos praeterea Aldinae editionis cum veterrimo exemplari diligenter commissos...*

C'est la même conclusion que développe encore M. Kugener, traitant du *Séjour de l'humaniste N. Heinsius en Belgique (mai-octobre 1614)* (*Ibid.*, VI, 1928, p. 225-238, cf. p. 234).

A part cette observation, qui porte sur l'identité plus que sur la valeur du manuscrit G, Sir James s'est très clairement expliqué sur les rapports des manuscrits qu'il a examinés soit directement, soit sur « rotographes ». Il en a retenu principalement six : AUD, X (Z ou G, ou *Bruxellensis* 5369-73), M (*Mazarinianus Paris.* 7992) et m (*Mazar. Oxon. Auct. F. 4, 25*). Le reste a été rangé sous le sigle *vulgate*, à l'exception des manuscrits occasionnels F (Cambridge), G (*Gottingensis*), B et C (deux *Vossiani* de Leyde).

Ici encore, à en croire Alton, une légère erreur d'identification se serait produite. Le ms. M ne serait pas le *Mazarinianus alter* de Merkel,

mais son *Sarravianus*. Quant à C, il n'est pas perdu, comme le croit Frazer, mais il se retrouve dans le *Bodl. F. 4, 29*.

C'est dire combien il reste encore à faire du côté des manuscrits anglais et comme il serait heureux de voir disparaître la notion de *vulgate* qui recouvre tant de témoins intéressants, soit insulaires, soit italiens, du texte des *Fastes*. En ce sens, l'apparat critique de Sir James Frazer reste incomplet et doit être élargi par les apports de Landi et des Allemands. Pour notre part, signalons seulement l'intérêt que présenterait une collation des mss. M, N, O de Merkel, dont le dernier a été retrouvé en Angleterre par M. Alton en même temps qu'une copie de M et dont les deux premiers sont actuellement conservés au musée Plantin, à Anvers. Ces manuscrits, connus de Heinsius, méritent mieux que l'oubli où ils sont tombés et nous leur consacrerons bientôt une notice, en même temps que nous ferons mieux connaître le *Bruxellensis* 5369-73. C'est au point de vue de ce dernier que l'édition Frazer présente surtout une très grande valeur.

Appliquant les principes mis en avant par la critique allemande, mais d'une façon plus systématique que ses devanciers et que ses successeurs, Sir James a eu constamment recours au témoignage de la deuxième famille et de G (Z, X) en particulier, qui en est le plus ancien témoin. Le texte s'en trouve dès lors et amélioré et enrichi.

Alton s'était borné à collationner deux passages et à démontrer que les erreurs de G ne sont pas plus graves que celles attribuées aux autres témoins manuscrits. Il avait, dans ce but, réuni trois exemples. Les deux derniers (IV, 557, et VI, 807) ne servaient qu'à introduire des corrections assez arbitraires d'Alton. Le premier (III, 659, *Azanida*, donné par G seul sous la forme *Azamnida*, en face d'*Atlantida*) a seul une force probante. Frazer ne l'a pas retenu, tout en accordant un grand degré de probabilité à cette leçon.

Le savant folkloriste anglais a surtout introduit dans le texte, à partir de I, 505, endroit où commence X (G, Z), une série de leçons qui, avec ce manuscrit comme principal témoin, ont une grande chance de remonter à l'archétype. Nous ne pouvons songer ici à les citer. Il y en a plus de 200.

Peut-être cependant pouvait-on s'engager, plus résolument encore que le savant anglais ne l'a fait, dans la voie d'une mise en valeur systématique de G et de la deuxième recension. Sir James néglige parfois la mention importante de la tradition indirecte, toujours d'accord avec notre manuscrit ; parfois aussi, il reste trop prudent dans l'évaluation des leçons de G^1 *sub rasura*, ou il oublie de mentionner les variantes qui y figurent. Avec beaucoup d'honnêteté, il hésite encore sur l'adoption d'une leçon de G qui renverse le texte de tous les autres éditeurs et

marque seulement en note la bivalence des variantes de G et de la première famille.

Ainsi :

I, 604 : *nomine major* (Frazer) semble cependant avoir été amené par *nomen* du vers précédent, par *cognominis* (v. 605) et par le sens des vv. 605-606. Heinsius, dans la lettre à Gevartius, citée plus haut, défend *te quoque*, donné par G.

II, 587 : *latebat* (Frazer, Levy, Landi) est moins bon que *jacebat* (G, Lenz).

III, 64 : *acer* (Frazer, Levy, Lenz, Landi) ; *asper* de G est attesté par Virg., *En.*, VIII, 764. A donne ici *sacer* et non *acer*, comme le croit Frazer.

III, 199 : *parat*, leçon de tous les éditeurs, se trouve dans A (R), mais aussi dans G, *sub ras.*, ce que Frazer n'a pas vu.

III, 378 : *quemque* (Frazer) a moins de support manuscrit que *quaque* (Lenz, Levy, Landi).

III, 430 : G porte ici *u..jovis* et non *utjovis*, comme tous les éditeurs le signalent. Les deux lettres, illisibles ou recopiées maladroitement, peuvent ainsi apporter une base à la lecture *vedijovis* de Frazer, fondée sur les inscriptions.

III, 529 : *pars ubi* n'est pas une correction de Heinsius, mais une leçon de G. G2 donne *sibi in ras.*, que Frazer attribue à G1. Sur ce point, G est seul à donner la lecture correcte.

III, 662 : *veri* (Frazer, Lenz, Levy, Landi). *Vera* (adopté par Heinsius) complète mieux *fide*.

III, 669 : *incincta* (Frazer, Levy, Lenz, Landi) *redimita* (G), cf. *Met.*, XIV, 654.

762 : *candida, splendida* (Levy, Lenz, Landi). Frazer ne note pas que G1 a *candida sub ras.*

766 : *amans* (Landi) est meilleur que *amat* (Frazer, Lenz, Levy).

846 : *reperta, recepta* (Levy, Lenz, Landi). G1 a visiblement *reperta*.

IV, 805 : Frazer omet la note critique, nécessaire pour justifier le choix de *saluisse*, confirmé par Prisc., *G. L. Keil.*, V, 641, 16 notamment.

V, 274 : *vigent* n'est pas la leçon de G1. GM donnent *virent, vigent* (Frazer, Lenz, Landi, Levy).

V, 309 : *coluisse Dionen* (Frazer). *Caluisse Dione* (GM) s'appuie cependant sur Hor., *Od.*, IV, 11, 33.

371 : Frazer et Landi oublient la mention de Prisc., *G. L. Keil*, V, 332, 10, confirmant *clauduntur*, mais donnant le fautif *leones* (cf. *Fast.*, II, 202).

525 : *primae mihi cura juventae* (GM) rend inutile la conjecture de

Bentley (suivi par Frazer : *primae mihi flore juventae*) et les variantes de Levy, Lenz, Landi.

632 : Frazer a omis une note critique sur *jaci* (Frazer, Levy, Lenz, Landi), *jace*. G donne *jaci* avec la variante *jace; jace* est attesté par Lact., *Inst. Div.*, I, 21, 8.

VI, 176 : *avem* (Frazer, Levy, Landi d'après U) contre *avis* (Lenz, d'après DGM), mieux attesté cependant.

346 : *fata* (Madvig, Frazer) est moins exact que *apta* (Levy, Lenz, Landi).

483 : *redimite* (Frazer, Levy, Lenz) ; *distincte* (Landi), donné par GM, s'appuie encore sur la tradition indir. Lact. Plac., *Schol. ad Theb.*, VII, 150. Cf. *Fast.*, III, 669.

587 : *parato* (Frazer) a moins d'autorité que *peracto* (Levy, Lenz, Landi, après Heinsius).

662 : *gratae* (Frazer, Lenz, Levy) est moins bon que *Graiae* (GM., Landi).

Signalons, pour terminer, une heureuse suggestion de Frazer en II, 575, où il propose de remplacer l'universel *cum*($\overline{cu}$) par *tria*($\overline{ui}$) en renvoyant à Virgile, *Ecl.*, VIII, 73-74, et *Ciris*, 371-372.

Nous croyons en avoir dit assez pour donner au lecteur l'impression que l'édition de Sir James Frazer marque, dans l'utilisation des manuscrits, le triomphe d'une attitude nouvelle, et que le texte sorti de ses mains est en progrès très notable sur les autres éditions antérieures, contemporaines ou postérieures. A Sir James revient le mérite d'avoir, le premier, mis en pratique le *stemma* binaire des manuscrits des *Fastes*. A lui aussi l'avantage d'avoir utilisé très complètement, et sous sa forme originale, un témoin ancien, perdu ou peu s'en faut.

Aboutissement logique d'une évolution commencée avec Peter, l'édition Frazer marque, dans l'histoire textuelle des *Fastes*, la fin définitive du règne du *bon manuscrit*. Elle indique et prépare la voie où sont entrés et Alton et Landi : la recension systématique des moindres manuscrits, injustement qualifiés de *deteriores*. Puisse M. Alton faire paraître un jour son édition et nous donner, dans d'importants prolégomènes, l'histoire du texte des *Fastes* à travers la tradition indirecte, les manuscrits et les éditions, prolégomènes et histoire dont, depuis Merkel, le besoin s'est fait de plus en plus sentir. Ce jour-là, la féconde leçon de critique que nous donne aujourd'hui Sir James aura été comprise de tous ceux que préoccupe le problème sans cesse posé et jamais résolu de la recension textuelle.

F. PEETERS.

Collectio scriptorum ueterum Upsaliensis :

M. Tulli Ciceronis ad Atticum epistularum libri sedecim, rec. H. SJÖGREN,